s'approche. « Monseigneur, veux-tu me marier ? » Il voulait cette fois se marier avec la même qu'il avait refusée le matin. « Et pourquoi donc ne voulais-tu pas, ce matin ? » — « Oh ! j'avais honte devant les autres », répondit Paul. C'est un fait que les Indiens sont assez moqueurs et spécialement en ces circonstances ils échangent facilement des sourires et des railleries. C'est ce qui avait dû rebuter l'homme.

Comme vous le voyez, on ne s'ennuie pas parmi les Indiens de Fort Saint-James. Il y a de longs voyages à faire, mais les voyages sont en général assez faciles à cause des grands lacs que nous trouvons dans cette région. Je ne vous ai rien dit des bêtes féroces que nous avons rencontrées sur notre chemin. Un Père Jésuite a fait dernièrement la rencontre d'un ours sur l'une des montagnes d'Alaska. Et voilà que cela a été publié par les journaux. Ma foi, ce n'est pas si extraordinaire. Durant mon voyage, nous en avons rencontré trois. Nous en avons tiré un, mais l'animal est parti dans les bois sans attendre davantage.

Un autre s'est contenté de respirer l'odeur de nos chevaux, puis s'est sauvé. Nous n'avions d'ailleurs pas de fusil à ce moment. Un troisième était trop loin de nous, et lorsqu'il entendit le bruit de nos rames, il s'empressa de grimper vers le sommet de la montagne.

Priez afin que le bon Maître bénisse ces Missions lointaines, Missions indiennes et aussi... Missions blanches.

Marcel MURIE, *O. M. I.*

Les Indiens d'Hagwilget

Prince-Rupert, 19 *janvier* 1934.

Monseigneur m'a envoyé passer le temps de Noël parmi les Indiens d'Hagwilget et j'en suis revenu seulement depuis trois jours. Bien souvent pendant mon séjour parmi eux, j'avais à leur prêcher deux fois par

jour, et tout le reste de mon temps était pris par les visites dans les différents villages.

Je suis toujours ce que j'appellerai « missionnaire ambulant ». Je crois bien que si cela continue, d'ici deux ans j'aurai visité toutes les Missions du Vicariat : dix jours dans un endroit, quinze jours dans un autre, et puis nouveau changement. Cela a beaucoup d'avantages, spécialement au début de la vie missionnaire.

Je vous dirai simplement quelques mots de mon dernier séjour parmi les Indiens d'Hagwilget. C'est une Mission indienne : pas un seul Blanc, excepté le Maître d'école et sa famille. Tous les Indiens de ce village sont catholiques. Mais à 4 milles de là (environ 7 kilom.), il y a une petite ville de Blancs et une réserve d'Indiens, ceux-là appartenant pour la plupart à la « Salvation Army », à l'église Anglicane, ou à l'« United Church », sans compter un certain nombre de païens.

D'ailleurs, ceux qui appartiennent à l'Armée du Salut peuvent bien souvent être considérés comme païens, puisque plusieurs d'entre eux ne sont pas même baptisés, leurs ministres leur enseignant que le Baptême n'est pas nécessaire. N'ayant pas même les lumières que peuvent avoir les Blancs protestants, incapables pour la plupart de lire, ils restent plutôt éloignés du missionnaire catholique contre lequel ils ont toutes sortes de préjugés. Jusqu'ici ils n'ont pas donné beaucoup de signes de futures conversions.

Cependant quelques-uns d'entre eux, attirés par la curiosité, viennent parfois assister à nos cérémonies religieuses (car les Indiens sont très curieux). Ils veulent savoir ce que vous faites, où vous allez, ce que vous allez dire.

Dans nos églises, ils remarquent une certaine différence entre leur manière d'honorer Dieu et celle de nos catholiques indiens. Ils sont édifiés de voir nos gens venir prier à l'église matin et soir, tandis qu'eux-mêmes se contentent de jouer du tambour et de la grosse caisse dans le hall de la « Salvation Army » après avoir prêté l'oreille aux pseudo-prophètes qui veulent bien surgir

de l'assemblée. Et Dieu sait comme ces pseudo-prophètes surgissent en grand nombre parmi eux : lorsque vous permettez à un Indien de parler en public, il n'en finit plus.

Priez donc, pour que la grâce touche enfin les cœurs de ces pauvres Indiens qui n'ont qu'un vernis de christianisme et qui, en fait, sont encore païens.

Jusqu'à présent je n'avais pas encore senti le froid par ici. C'est qu'à Prince-Rupert, nous sommes sur le bord de la mer et la température est plutôt modérée. Mais à Noël, dans l'intérieur du pays, ce ne fut pas la même chose... 40 degrés de froid. Mais nous avons du bois en abondance et nous en usons. Les Indiens en usent aussi et parfois même avec si peu de précautions qu'ils mettent le feu à leurs maisons. C'est ce qui arriva dans l'une des maisons du village pendant le temps de mon séjour à Hagwilget. Une pauvre vieille, qui s'était endormie dans sa cabane auprès du poële, fut brûlée vive le soir même de l'Epiphanie. Tous les efforts pour la sauver furent inutiles. En l'espace de deux ou trois minutes, la maison était toute en flammes. Je ne pus que lui donner une dernière absolution, à la porte de sa demeure. Les gens du village étaient à peu près tous là, mais absolument impuissants pour maîtriser l'incendie, n'ayant que de la neige et de la glace. Au bout de cinq minutes, nous réussîmes à effondrer la cabane et je pus alors m'approcher du corps de la pauvre vieille pour lui donner l'extrême-onction sous condition.

La mort d'un Indien occasionne dans le village une série de festins, restes des anciennes traditions païennes. Les missionnaires ont toujours essayé de supprimer ces festivités irrespectueuses pour les morts et qui en même temps appauvrissent pour plusieurs mois les parents du défunt.

Mais il y a encore quelques restes de ces festivités appelées jadis « potlach », spécialement dans les endroits où nos Indiens catholiques ont conservé des relations avec les Indiens protestants. Pendant cinq ou six jours, parfois même jusqu'à quinze jours, ils conserveront le

corps, et chaque soir les parents du défunt recevront leurs amis pour souper. Hommes, femmes, enfants, tout le monde s'y rend. Ils mangent et boivent, ils chantent, afin, comme ils disent, de rendre tout le monde heureux. Aussi, le mieux, c'est de leur faire enterrer leurs morts aussitôt que possible. Mais très souvent, c'est bien difficile de leur faire creuser la fosse, car le ventre réclame. Si l'on attend deux jours de plus pour les funérailles, ce sont deux soupers de plus, deux morceaux de « moose » ou d'ours de plus, deux verres de « Whisky » peut-être. J'avais entendu dire que les gens du village d'Hagwilget avaient l'habitude d'attendre le plus longtemps possible ; aussi, pour ne pas être pris au dépourvu, j'annonçai moi-même le jour des funérailles. Je décidai que le corps serait apporté à l'église dans la matinée à 9 heures, et l'enterrement au cimetière n'aurait lieu que l'après-midi.

Quand les Indiens virent le cercueil dans l'église, ils furent bien obligés d'aller creuser la fosse.

On me rappelait à ce propos qu'il y a cinq ans un Père avait été appelé pour des funérailles dans cette localité. La messe était dite, le Père sortait de l'église revêtu de la chape et se rendait au cimetière. Mais voici que la fosse n'était pas complètement terminée. De plus le défunt appartenait à une autre tribu. De là dispute entre les gens des deux tribus. Les uns voulaient enterrer le mort dans le cimetière d'Hagwilget, les autres voulaient le porter jusqu'à la localité voisine.

Finalement le Père quitta la procession, laissa les gens se disputer. Ceux-ci emportèrent le corps à 7 km. de là, recommencèrent leurs festivités dans la place composée en plus grande partie d'Indiens protestants. Enfin, après quelques jours, ils reçurent l'ordre du docteur de l'endroit d'enterrer immédiatement leur mort.

Ne croyez pas cependant que ce soit partout de même. Dans bien des Missions, il ne reste plus que l'habitude d'un souper traditionnel sans excès au jour anniversaire des funérailles. Marcel MURIE, *O. M. I.*